Postface : « Et le verbe se fit silence »

Dominique Ulma, Université d'Angers, Laboratoire Ligérien de Linguistique UMR-CNRS 7270-GORDF, Associée CERIEC UPRES EA 922, France

Par quoi commencer quand on aborde une postface ? Commencer ce qui annonce le dénouement, joli paradoxe. Par le verbe ? Ce serait cohérent avec la thématique de cet ouvrage, avec mes propres terrains de jeu, mais... Commencer par le verbe, c'est déjà pris.

Alors, paradoxalement, je commencerai par la fin... « *Fini. C'est fini. Ça va finir. Ça va peut-être finir...* ». *May B.* Mais ça aussi, c'est déjà pris.

Non, plus sérieusement, je commencerai... (pour finir) par le silence. Ce silence constitutif de la musique, le silence parlant. Silence et paix du cœur, moment d'émotion, moment suspendu dans le partage. Le silence et le corps produisent ce bruissement qui est bruissement de la langue, une autre forme d'expérience de l'altérité / de soi, de rapport au monde.

Voici donc quelques pistes de réflexion suscitées par cet ouvrage, lancées en désordre, en partie par impuissance à mieux les organiser, en partie par souci de ne pas les figer mais de les inscrire dans l'errance vers laquelle la dernière page tournée nous invite, et dont je souhaite qu'elle soit inspiratrice pour chacun de nous.

Le corps, ce silencieux, parle... Réhabilitons le corps, le corps dans la classe, le corps vivant, mouvant, touché et touchant ; le corps dans le processus d'apprentissage, qui fait que les émotions, les affects, les sensations, les sens ont droit de cité et ouvrent la classe sur de nouveaux possibles. Prenons en compte l'énergie, la quête de l'équilibre, dans une invitation à réhabiliter le mouvement, la spontanéité, le geste, et une circulation de l'extérieur vers l'intérieur. Le corps, l'art et le langage sont vecteurs de symboles et favorisent les médiations.

Le langage de l'art offre un parler vrai, donne un poids à la parole, tout en pudeur, par la distance artistique qui permet de parler de l'intime tout en ne se dévoilant pas trop. Subtil jeu d'écrans, de cachecache avec nos émotions et le réel. Si l'art est un regard porté sur le monde, l'émanation d'une subjectivité à la fois singulière et partagée, le langage de l'art relie le monde, nous relie au monde et nous libère du fragmenté : reliance, médiation, dialogue,

résonance. Résonance entre les arts ; résonance entre les spécialités, les « d'où je parle » : les pages qui précèdent dévoilent et déroulent la pensée d'écrivains, de poètes, d'enseignants, de formateurs, de chercheurs, d'artistes et souvent plusieurs de ces spécialités ou qualités sont représentées dans une seule et même personne. Résonance entre les contributions, signe de l'acuité et de la qualité des débats dont ces articles sont l'émanation, marque du respect, de l'écoute bienveillante qui sied aux réunions d'Humanistes.

Relier, c'est dépasser les antagonismes, c'est appeler à l'ouverture, ne pas s'enfermer dans telle ou telle logique. Accepter la différence, tirer parti de la contradiction qui affranchit plus qu'elle ne clive.

Sortir. Rompre un carcan. Briser des chaînes. Ouvrir, respirer, étirer ses muscles. Lâcher prise.

Sortir de son cadre ; de sa classe ; de sa discipline ; des évidences de la langue (le verbal) pour envisager le non-verbal et le para-verbal, l'alter-verbal. Sortir des antagonismes binaires stériles : approche sensible *versus* approche intelligible ; implicite *versus* explicite ; unité *versus* diversité ; toi *versus* moi, comme si ces notions n'étaient pas articulées, fondamentalement, ontologiquement.

Sortir du cloisonnement en pensant la porosité des disciplines, en répondant à l'invitation à une mise en synergie entre arts et sciences, entre arts et didactique, entre arts et langue(s), entre le dedans et le dehors.

Sortir, donc, sortir... de l'utilitarisme, refuser l'instrumentalisation. Sortir d'une idéologie qui fait de l'éducation une marchandise, du pilotage par le seul néocortex, d'une vision très intellectuelle, intellectualiste même de l'enseignement-apprentissage, du travers occidental, enfin, à mettre les choses au carré, à tout vouloir expliciter. Or expliciter c'est risquer d'épuiser, d'essorer.

Tout au contraire, retrouver une disponibilité, un espace d'accueil pour l'inattendu, une béance féconde (le creusement de l'écriture). Dans les marges, l'entrelignes, l'inter et l'alter, se nichent du sens et l'invitation à sortir, par les fenêtres, les portes, les ouvertures, les passages, les passerelles.

Passer, dépasser : la pluralité invite au dépassement pour pénétrer un monde partagé. Les artistes sont des passeurs, les arts une chambre d'écho.

Sortir enfin de l'inquiétude provoquée par la confrontation avec l'étrangeté, l'étrange, l'étranger, l'extranéité, et retrouver la capacité d'étonnement dont nous parle Brecht dans son *Petit Organon pour le théâtre* (1948) :

Ce qui est depuis longtemps inchangé paraît interchangeable. Où que nous nous tournions, nous rencontrons des choses qui se comprennent trop bien toutes seules pour que nous soyons contraints de faire l'effort de les comprendre. Les expériences que les hommes font les uns avec les autres leur paraissent être le sort commun, donné pour toute éternité, de l'humanité. Vivant dans le monde des vieillards, l'enfant apprend à voir les choses telles qu'elles s'y passent ; le cours des choses, tel qu'il lui paraît, lui devient courant...

[...] Pour que toutes ces choses données apparaissent comme douteuses, il faudrait pouvoir porter sur elles ce regard étranger avec lequel Galilée observa un lustre qui oscillait. Lui, ces oscillations l'étonnèrent, comme s'il ne pouvait se les expliquer, et c'est ainsi qu'il découvrit que le mouvement pendulaire obéissait à des lois. C'est ce regard, aussi difficile que productif, que le théâtre doit susciter par ses reproductions de la vie en commun des hommes. Il doit contraindre son public à l'étonnement, et y parvient à l'aide d'un mode de jeu qui distancie le familier.

Ces paroles de Brecht en tête, songeons à notre propre regard porté sur nos objets didactiques, sur nos fonctionnements éducatifs et pédagogiques : nous évoluons dans un certain nombre d'auto-évidences, de certitudes, des auto-évidences auxquelles nous avons été formés, sans toujours les questionner, sans porter sur elles le regard de Galilée (en toute modestie). La mise en résonance à laquelle nous invite la thématique de cet ouvrage est une incitation à opérer un pas de côté. Une exigence de changement de regard, un renforcement de l'observation, une réhabilitation de l'observation, de la contemplation, une forme d'écoute de soi, du monde, d'autrui, pour se sentir relié.

Impossible par conséquent de ne pas évoquer ici l'empathie, qui est, prosaïquement peut-être, la base de la compétence interculturelle. Mais aussi le partage, la relation intersubjective, l'altérité et l'inclusion. Arracher à l'exclusion, intégrer ; devenir autre et devenir soi ; conjuguer le singulier et le pluriel et – enfin – se construire en tant que sujet, une construction rendue possible par le manque, le désir de parvenir à la complétude, le sentiment de soi et le souci de l'autre.

Relier c'est mettre du liant, de la solidité et de la souplesse, deux caractéristiques évocatrices du Texte, du tissage, du tressage, des croisements, qui renvoient à la tapisserie, la trame, la toile : créer du lien, tisser la relation, entremettre, favoriser l'interpénétration des arts, agir avec / en contexte, *con-textum*, tissé avec. Con-struire.

Je lis et je lie

Je lis et je me délie

Relier est une exigence vitale plus qu'une exigence sociale. Nous sommes invités à lutter contre une certaine idéologie, à entrer en résonance et pour entrer en résistance et considérer la poésie comme nécessité de résistance de l'esprit.

Les auteurs des articles ici rassemblés nous appellent à un changement de paradigme : paradigme de la pensée (envisager le particulier / le singulier / le collectif), paradigme didactique ou éducatif, paradigme de la représentation du monde, de la relation à soi et aux autres, de l'approche artistique, de l'intérêt au processus plus qu'au produit, du rapport au savoir pour investir un rapport esthétique au savoir, réhabilitant les émotions, avec le concept d'apprenance. En somme passer d'un paradigme hiérarchique, monocausal, où les parties sont subordonnées au tout, où le raisonnement est séquentiel, computationnel à un paradigme systémique de la mise en réseau, du consensus via le langage, avec comme moteur l'émotion.

Revenons un instant à l'éducatif, après tout c'est aussi le métier qui nous relie et en lisant nos contemporains, nous venons chercher de quoi nous nourrir professionnellement...

Les contributions de cet ouvrage nous invitent à certaines démarches : herméneutique, écologique, holistique, systémique, multisensorielle, trans-pluri-multi-inter-culturelle et surtout inclusive. Une démarche où l'on passerait de l'activité à l'action, d'un être agi à l'agir une démarche où l'on pourrait s'impliquer pour ne pas être agi.

Ces démarches se complètent d'approches : approche esthétique, approche artistique, approche contextique, approche privilégiant l'interaction, le lien, le dialogue, approche holistique pour tourner le dos à la fragmentation du microsystème, approche écologique, approche enactive.

Au terme de cette aventure collective, portée par des passionnés engagés par leurs choix et leurs convictions, généreux de leur énergie, de leur force de mise en synergie¹, il est temps de porter, tel un Orphée plus nostalgique qu'impatient, un bref regard sur le chemin parcouru, un chemin dans la connaissance partagée grâce. Par delà les frontières géographiques, disciplinaires, épistémologiques, des hommes et des femmes ont donné le meilleur d'eux-mêmes pour faire vivre les Humanités, pour porter à réfléchir ou à émouvoir. Car la connaissance s'accommode avantageusement de l'émotion, une émotion féconde qui relie le singulier et l'universel. C'est là la marque du partage, une qualité rare en ces temps

d'intéressement et de promotion des égos. Nous avons la prétention de penser que nous avons, modestement et avec l'orgueil nécessaire à cette entreprise, contribué à rendre la recherche désirable aux plans tant intellectuel que sensible.

Je tirerai un dernier fil de ce patient tressage : l'image du thé, pour vous inviter à laisser le thé qui nous a été servi lors de ces lectures infuser, fermenter en nous, nous imprégner. La terre de la théière, dont la porosité se laisse imprégner des parfums du thé.

Nous pouvons maintenant nous séparer dans un silence parfumé.

Orthographe :

Comme de plus en plus de publications francophones, le présent ouvrage applique les rectifications orthographiques proposées en 1990 par le Conseil supérieur de la langue française, recommandées par l'Académie dans sa dernière édition. Pour plus d'informations, vous pouvez consulter le site : <http://www.orthographe-recommandee.info/>

Vérification des résumés en anglais : Philippe Plumecocq

NOTE

¹ Qu'il me soit ici donné de remercier l'ensemble des membres des comités scientifique et de lecture qui ont patiemment lu, relu, annoté les contributions des auteurs : Sylviane Ahr (Université de Cergy-Pontoise) ; Pascal Bouchez (Université Lille-Nord) ; Béatrice Bouvier (Université Catholique de l'Ouest, Angers) ; Cécile Bruley (Université Paris 3) ; Lucile Cadet-Joseph (Université Paris 8) ; Paul Castella (Université de Cadi Ayyad, Marrakech, Maroc) ; Claudine Chpak (CLA, Besançon) ; Stéphanie Clerc (Université d'Avignon) ; Marie-Noëlle Cocton (Université Catholique de l'Ouest, Angers) ; Claude Cortier (ENS LSH, Lyon) ; Jean-Pierre Cuq (Université de Nice) ; Jean-Louis Dufays (Université Catholique de Louvain, Belgique) ; Hélène Favreau (Université Catholique de l'Ouest, Angers) ; Emmanuelle Huver (Université François Rabelais, Tours) ; Greta Komur (Université de Haute Alsace) ; Jacqueline Lafont-Terranova (Université d'Orléans) ; Johannes Landis (IUFM de Bourgogne) ; Françoise Le Lièvre (Université Catholique de l'Ouest, Angers) ; Aleksandra Ljalikova (Université de Tallinn, Estonie) ; Yves Loiseau (Université Catholique de l'Ouest, Angers) ; Michaël Magne (Institut Français de Cracovie, Pologne) ; Anne-Marie Mercier-Faivre (Université Lyon 1) ; Christine Moulin (Université Lyon 1) ; Marie-Paule Muller (Université de Nantes-IUFM Pays de Loire) ; Teresa Muryn (Université Pédagogique de Cracovie, Pologne) ; Anne Pauzet (Université Catholique de l'Ouest, Angers) ; Béatrice Pothier (Université Catholique de l'Ouest, Angers) ; Alain Rabatel (Université de Lyon) ; Sophie Roch-Veiras (Université Catholique de l'Ouest, Angers) ; Blandine Rui (Université de Franche-Comté) ; Rachid Souidi (CPR de Kenitra, Maroc) ; Valérie Spaëth (Université Paris 3) ; Monica Vlad (Université Ovidius Constanta, Roumanie) ; Albin Wagener (Université Catholique de l'Ouest, Angers) ; Francis Yaiche (Université Paris 5).

Et des remerciements tout particuliers à Anne et Béatrice, les co-co(ordinatrices), fidèles et indéfectibles compagnes de cette aventure féconde en rebondissements...